

Louis Lachenal

Carnets du Vertige

Textes de Gérard Herzog et Louis Lachenal



Editions Guérin

022 486843

L

793

Louis Lachenal

Carnets du Vertige

textes de Louis Lachenal et Gérard Herzog

8

D4NON
2058

Edition illustrée - 1996

Editions Guérin - 39 place Balmat - 74400 Chamonix

DL 26 MAR. 97 11719



Une réédition?

Les "Carnets du Vertige" ont déjà été édités en 1956, quelques mois après la mort de Louis Lachenal, à partir de notes qu'il avait rédigées dans l'intention d'en faire un livre.

Gérard Herzog les avait alors rassemblées, complétées, en avait rédigé les transitions.

Par chance nous avons retrouvé davantage de matériel original que n'en contient cette ancienne version. Nous avons naturellement proposé, chaque fois qu'ils ont pu être retrouvés, les textes de première main : l'authenticité est la raison d'être de cette collection. Certains documents apportent de surcroît des nuances, des précisions dont se réjouiront les amateurs d'histoire alpine. C'est à dire tous les alpinistes, car à part grimper y-a-t-il plus grand plaisir que de parler d'alpinisme?

Avons-nous été plus royalistes que le roi quand nous avons décidé de publier l'intégrale du Journal de l'Annapurna, à la place de la version légèrement raccourcie dont Lachenal envisageait la publication ? Il nous était difficile de résister à l'envie de vous faire partager notre plaisir de lecteur : cette écriture brute a tellement d'éclat et d'humour ! Par "nous", il faut comprendre tous ceux qui ont collaboré à cette édition et en premier lieu la famille et les amis de Louis Lachenal.

Tous ces inédits donnent un cœur, une nouvelle vie à la biographie de Lachenal. Comme en montagne, il fait l'économie de ses forces, peu de mots, beaucoup de vivacité, une précision de chat pour faire passer l'émotion avec élégance, sans appuyer.

Ouvrez ce livre, regardez les photos, écoutez le rythme de sa voix, vous allez imaginer comment grimpait Lachenal. Celui dont Terray disait qu'il avait été "touché par l'aile du génie".

Tous les textes originaux de Louis Lachenal sont en italique.

Michel Guérin

"Le souvenir de ses exploits
restera dans les mémoires,
mais aussi ses grands rires,
sa joie de l'action
et
la sympathie directe qui rayonnait de sa personne"

Maurice Herzog

Biscante

22 mai 1950.

Le temps est absolument superbe. Pas un nuage. Nous avons, étant donné la clarté du temps, une vue excellente sur la face de l'Annapurna que nous sommes les premiers hommes à apercevoir. Nous escaladons les pierriers faciles de la rive droite pour atteindre à 11 heures 15 le plateau. Nous renvoyons Adjiba au camp. Il doit remettre à Maurice Herzog le message suivant :

« Mon cher Maurice, 11 heures 15, nous sommes sur le plateau. Il traverse sans difficulté. Le chemin d'accès par la rive droite (rocher) est facile même pour sherpas chargés. Possibilité disposer camp confortable sur moraine rive droite (plus haut que partie visible du camp). Itinéraire Annapurna complètement visible, examiné en détail, permet garantir progression favorable et certaine avec minimum danger. Les fainéants sont maintenant prêts à foncer.

Venez et amenez le plus rapidement possible le nécessaire. Étant donné beau temps et itinéraire certain, réalisable sans doute en peu de jours, venez en bloc avec tous les sherpas et maximum matériel et nourriture. Pensons qu'il faut agir très vite.»

Nous sommes vraiment très contents ; c'est le premier jour où j'éprouve dans l'Himalaya autant de plaisir. L'après-midi, il fait une chaleur épouvantable. Les chaussettes que nous avons lavées sont tout de suite sèches. Nous montons la tente, préparons un emplacement pour la future tente. Le temps se couvre légèrement mais n'a pas le caractère mauvais temps des autres jours. Nous avons construit quelques cairns sur le passage du glacier. Peut-être ce soir Herzog et Terray vont-ils arriver. Notre tente est installée sur une moraine et souvent nous entendons des bruits bien peu rassurants au-dessous de nous. Aujourd'hui enfin, nous sentons la victoire toute proche, pourvu qu'il fasse beau temps. Il reste jusqu'au 14 juillet, cinquante-trois jours. La vie est belle.

En cette année 1950, Louis Lachenal voit son rêve prendre forme. Le voici au cœur de l'Himalaya, au pied de l'Annapurna, entouré des plus hautes montagnes de la terre. L'émotion qu'il ressent n'est pas un sentiment ordinaire. La passion qui prit naissance en lui dès sa prime enfance trouve aujourd'hui son accomplissement.

Les événements qui jalonnent la vie de Louis Lachenal tournent en rond autour d'eux-mêmes comme une mécanique parfaite. Elle n'est pas encombrée, comme souvent, d'ambitions inassouvies, d'élans avortés entre lesquels on pourrait choisir a posteriori, entre lesquels lui-même eût pu hésiter. Je ne pense pas que quelqu'un ait jamais vu Lachenal hésiter. Cela suppose une alternative. Pour lui, l'avenir ne fut jamais ambigu, moins encore le présent. Il concevait, décidait, exécutait sans un temps mort. Pour tout ce qui pouvait l'engager de façon importante, il réglait, sans débat, toutes ses décisions sur ses désirs auxquels il faisait confiance pour diriger sa vie là où il aurait bonne conscience et joie de vivre.

Il éprouva ainsi un certain nombre de désirs limités, mais impératifs, et toute son existence se déroula à les combler. Ce qu'il ne désirait pas, il l'ignorait. Ainsi, ni fausses manœuvres, ni regrets pour ce qu'il eût pu faire ou être. Entre ce qu'il voulait être et ce qu'il était, il n'y avait pas la place d'une ombre. Aussi fut-il étranger à ces sentiments qui sont la sanction de l'inadaptation, à savoir l'ennui, l'anxiété, le refoulement et l'angoisse.

Il n'y aurait en vérité rien là que de banal et l'on pourrait tout craindre de cette complète absence de nuance dans le destin de Lachenal s'il n'offrait une particularité extraordinaire, sans doute inédite à ce degré : ce qu'il désirait, il le réalisait toujours intégralement, jusqu'aux plus extrêmes limites du possible. Intelligent, habile, protégé par une chance quasi miraculeuse, il menait chacune de ses entreprises au succès avec une aisance qui suppose une once de génie. Lachenal n'a connu l'échec dans aucune de ses grandes entreprises ni, comme nous nous amuserons à le noter au passage, dans les plus infimes problèmes de sa vie journalière. Il a toujours tenu ses engagements, qui étaient souvent des gageures, et, dans la profession elle-même exceptionnelle qu'il avait choisie, cela implique certes des aventures et des mésaventures auxquelles on a, en effet, peine à croire.

Dès les premières années de sa vie, sur lesquelles nous ne nous attarderons guère, ces caractères sont remarquables.

Né à Annecy le 17 juillet 1921, rien dans sa famille ne laisse présager le volcan qui en sortira un jour. Son père et sa mère tiennent un magasin d'alimentation et ils sont si absorbés par leur travail de chaque jour qu'ils sont toujours en retard d'un progrès. Ils abandonnent l'éclairage au pétrole lorsque le néon fait son apparition et conservent leurs poids en cuivre au temps des balances automatiques. La boutique, cependant bien placée dans une rue très animée d'Annecy, la rue Carnot, perpétue un style 1900 provincial, au milieu de notre siècle. Dans le magasin comme dans l'appartement règne une atmosphère d'honnêteté, de sagesse, de sérénité chrétienne, mais aussi de labeur et d'austérité. Une petite fille, Jeanne, vient au monde, puis, peu après, Louis.

Et voici que ces archétypes de la modestie et de la prudence voient grandir auprès d'eux, avec effroi, un petit garçon à la fois



Jeanne et Louis



Lachenal
ANVÉCY

farouche et exubérant, immédiatement décidé à faire grand bruit. Entre Louis et ses parents se crée rapidement un fossé, qui tient moins aux différences entre générations qu'à une contradiction fondamentale de deux attitudes devant la vie. Mme Lachenal se borne très vite à proposer à son seul fils une grande affection silencieuse qui ne se démentira ni ne se transformera plus jamais.

Le petit garçon, vif d'esprit, extraordinairement remuant, manifeste une immense et universelle curiosité. Une manière de la satisfaire qui réalise un accord unanime, c'est l'école. Il apprend à lire à l'école des Frères, quai des Cordeliers, et dévore livres sur livres. Mais les satisfactions que lui apportent les connaissances abstraites sont loin de le combler. Il éprouve déjà ce qui constituera un caractère frappant de sa personnalité, le besoin de voir, de visu. A un certain âge, cela s'appelle la rue. La rue, c'est le monde, tout y est permis, tout y est possible, tout y est rassemblé. Elle exerce sur lui, comme sur tout jeune garçon bien né, un grand attrait. Il commence par rencontrer, sur un banc rond de l'avenue d'Albigny, des camarades d'école, Louis Faramaz en particulier, qui sera l'ami de toute sa jeunesse. Mais l'exploration de ce monde infini qu'est une ville suppose liberté et argent si peu que ce soit. La liberté, les deux Louis s'en emparent délibérément au prix de remontrances et de quelques entorses à la vérité. L'argent se gagne de bien des façons. A six ou sept ans, les débouchés sont minces si l'on a le cœur honnête. Les deux amis deviennent enfants de chœur. Quelques démons habitent parfois ces silhouettes angéliques. Mais leurs parents s'y laissent prendre et s'attendent. Les enfants eux-mêmes ne savent plus très bien quel est le plus grand plaisir, de jouer un rôle majestueux dans un habit seyant ou de gagner quelques sous. Quels qu'en soient les mobiles réels, la vocation d'enfant de chœur est puissante, puisqu'elle dure quatre années. Le petit Lachenal accomplit ses services avec un zèle peu courant chaque matin, il sert la messe de 6 heures, continue souvent par un enterrement avant de se rendre à l'école où ses retards sont accueillis par les sourires complices des Frères. Un jour, avec son compagnon, ils « font » sept enterrements plus une ou deux messes, une vraie fortune. Cela représente une indigestion de bonbons, mais, malgré sa gourmandise, le jeune garçon fait fi de ces frivolités et acquiert des objets divers et mystérieux. Canifs, lance-pierres, outils étranges, matériaux hétéroclites. Dès cet âge, le jeune Lachenal

fabrique. Il fabriquera toute sa vie. Ce ne sont pour l'instant que de petits objets, mais ces activités sont remarquées par ses parents qui, estimant qu'il y a de l'avenir dans les doigts de leur fils, l'enlèvent de l'Ecole des Frères et le placent dans une Ecole Supérieure Technique, où il passe son certificat d'études et commence à préparer le brevet. Cependant, Louis grandit et, l'attrait de la rue ne s'amenuisant pas, le besoin d'argent et de liberté se fait plus aigu. Au même problème liberté il apporte la même solution, mais avec tant de désinvolture que l'Ecole Supérieure Technique en prend ombrage. Le voici au lycée d'Annecy, dont la discipline est plus libérale.

Le problème de l'argent n'est plus résolu par les quelques sous des messes. Va-t-il renoncer aux menus achats et aux distractions avec ses camarades qui prennent une grande importance dans sa vie personnelle ?

Ses parents, vaguement inquiets de ses escapades dans la rue, se rassurent en lui refusant tout argent de poche. Il découvre la resquille. Il montre pour cette honorable activité très française et surtout enfantine des dispositions remarquables. Peu à peu le plaisir d'arriver à ses fins, puis d'y arriver sans payer fait place à un sentiment qui le trouble étrangement. C'est le risque. Il en vient à organiser avec ses camarades, dont l'éternel Faramaz, qu'on commence à appeler « Nanaz », des expéditions pour le seul frisson que donne le risque d'être découvert et appréhendé. Au cours de conciliabules sur le banc rond, ils étudient longuement le moyen d'entrer dans tous les cinémas d'Annecy sans payer. La technique varie selon les cinémas. Ainsi, au Palace, qui est longtemps en réparation, ils pénètrent par une corde de maçon. Après avoir fait monter le seau à ciment jusqu'à la poulie, ils grimpent à tour de rôle en silence et pénètrent dans un hall d'où l'accès à la salle est simple. Au Casino, la porte à battant qui donne dans la salle fait grand bruit si peu qu'on y touche. Ils attendent un passage bruyant du film et rapidement s'affalent sur des fauteuils. Le cœur battant, ils gloussent de joie. Le plus ardent et le plus ému est sans conteste le jeune Lachenal, qui, selon un processus immuable, commence par rire de joie, puis s'ennuie, car, fait significatif, il a horreur du cinéma et rapidement s'endort. A la première panne ou à l'entracte, il s'éveille en sursaut, appelle son ami Nanaz : « Viens, on s'en va, c'est fini. »



L'Ecole des Frères



La Manécanterie

Tous les gamins, certes, ont accompli de semblables exploits tant pour le but réel en soi que pour la joie de bafouer un ordre social dont ils ne font pas encore partie. Mais, pour Louis, l'intérêt, la révolte, le scandale ont moins d'attraits que l'émotion du danger. Il en vient à compliquer gratuitement ses raids, à se placer volontairement dans des guépiers extravagants.

Toute sa vie il recherchera éperdument cette excitation que procurent la présence et la conscience du danger. Lachenal fut par certains aspects mineurs une personnalité évidemment pittoresque et peu banale, mais, comme cela deviendra éclatant au cours de ce récit, ce qui le hausse hors du commun, c'est ce goût forcené, exclusif, parfois délirant du risque. A ce degré, ce n'est plus un goût, c'est une quête. Il est probable qu'il en eut la révélation dans les coulisses des cinémas annéciens.

Cependant il poursuit ses études secondaires avec un certain bonheur. Son père et sa mère s'ingénient à lutter contre ses inclinations souterraines qu'ils pressentent et croient trouver un exutoire à ses exubérances dans une organisation scout.

Deviennent louveteaux, le même jour que Louis, Henri Puthon et Nanaz, son éternel compagnon, son collègue enfant de chœur, son complice, son frère, le témoin de toute sa jeunesse. La petite troupe scout installe son premier camp dans le cirque du Fer à Cheval. Les jeunes gens ont treize ans et c'est pour eux une grande aventure. Lachenal se distingue par une habileté peu ordinaire. Avec les quelques outils rudimentaires qu'il traîne partout, il confectionne en particulier un véritable lit. Chacun vient l'essayer et plusieurs veulent l'imiter, mais la lenteur de leur travail et leurs déboires ajoutent encore au triomphe du louveteau Lachenal : les loisirs ne manquent pas, car il pleut pendant dix jours. Entre deux averses, les jeunes gens parcourent les sentiers, suivent le cours du Gif. Les chefs vantent avec une pointe de romantisme le merveilleux goût de l'eau du torrent. Lachenal l'agrément d'une bonne dose de cidre : « Un Savoyard, ça n'aime pas l'eau », professe-t-il. Nanaz profite des libéralités de son ami et crie à l'adresse des envieux : « Ou'il est bon, ce biscantin ! » C'est le nom du cidre en patois savoyard. Les envieux, par ironie, surnomment Lachenal « Biscantin », et cela lui restera.



Le Cirque du Fer à Cheval...

Un matin, ils sont éveillés par le soleil qui resplendit enfin. Les nuages ont disparu et les enfants, émerveillés, découvrent le site extraordinaire du Fer à Cheval. Une muraille haute de plus d'un kilomètre disposée en demi-cercle parfait s'offre à leurs yeux. Du plateau sommital s'écoulent en gigantesques cascades une quinzaine de torrents. Tandis que ses camarades expriment bruyamment leur admiration, Louis s'approche d'un des chefs et lui demande :

— Où est le Tenneverge ?

— De l'autre côté du plateau qui nous domine. Il est plus élevé, mais on ne le voit pas d'ici.

— C'est difficile à escalader ? demande Louis insidieusement.

— Pas très difficile, mais assez long.

— Trop long pour nous ? questionne Nanaz, qui s'est approché.

— Certainement. D'ailleurs, nous n'avons pas l'équipement nécessaire.

— Bien sûr, dit Louis, il faudrait des cordes, des piolets... Pourtant l'autre jour j'ai entendu un chef parler du Tenneverge.

— Vraiment ? Et pourquoi toutes ces questions ?

— Je serais content d'y aller et d'arriver au sommet.

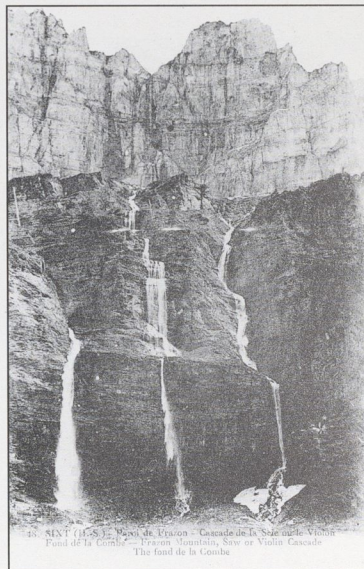
— Attends quelques années, Biscantin.

Les deux enfants, déçus, examinent longuement l'immense muraille verticale. Louis, nullement impressionné, imagine des itinéraires d'escalade, insiste auprès de son ami épouvanté par ces audaces verbales :

— Je t'assure qu'en remontant cette grande fissure et en continuant par la cheminée on arriverait au sommet.

— Tu crois ? De toute façon, ce n'est pas pour nous.

Quelques jours après, la troupe lève le camp et quitte le cirque du Fer à Cheval. Pour la première fois, le jeune Louis s'est trouvé directement au pied d'une montagne et sa réaction a été le banal réflexe d'un jeune garçon en bonne santé : monter dessus. On lit souvent que dès leur naissance les grands hommes ont manifesté ce qui fera leur grandeur. Ainsi Gargantua s'écria : « A boire ! A boire ! » Cela est souvent vrai, mais cette vérité rétroactive est un mensonge par omission. Il est trop facile, lorsqu'un grand destin est accompli d'isoler, parmi toutes les tendances qui avaient des chances d'aboutir celle qui l'a distingué.



12. SIXT (1458). Vaux de Vaison - Cascade de La Sâe (côte Vienne)
Fond de la Combe - Francon (Montain, Saw or Vialis Cascade)
The fond de la Combe

Je ne crains pas de verser dans cette convention en constatant que dès l'âge de treize ans, la grande affaire du futur alpiniste Lachenal fut la montagne. Cela est inscrit dans les faits et cette parenthèse ne vient pas à point pour justifier une faiblesse de dialectique mais pour prendre date : à treize ans il est au pied d'une montagne et, des yeux, suit le chemin qui mène à son sommet. Un impérieux désir se fait jour en lui, auquel il satisfait sans attendre. Il délaisse les distractions citadines, cinémas, promenades, jeux, et se rend désormais chaque dimanche au pied de parois à sa portée qui abondent autour du lac d'Annecy.

Le groupe de camarades dont il fait partie se renouvelle : certains s'effacent. D'autres, comme Georges Mépal, Julien Carminatti, qui manifestent un même goût pour l'escalade, se joignent à eux. Puthon et le fidèle Nanaz n'abandonnent pas Lachenal, qui devient vite la personnalité que l'on suit. Il entraîne Nanaz d'abord, puis tous ses amis au rocher du Biclope, à dix minutes d'Annecy.

Ce sont des petits garçons en culotte courte et ils se lancent sur le rocher comme des jeunes chiens qui s'ébattent. Les voici en contact avec un obstacle naturel qu'il est excitant d'affronter et un nouvel aspect de cet éternel problème qu'est la loi de la pesanteur : après avoir vingt fois brûlé leur énergie sur un passage apparemment facile, les enfants, haletants, s'arrêtent, interloqués, considèrent ce morceau de rocher qui ne se laisse pas enlever à la hussarde et se demandent s'il n'y a pas un autre moyen d'y parvenir que la seule explosion des muscles. Ils examinent l'objet récalcitrant qui les défie, définissent un itinéraire, arrêtent une tactique, font des tentatives et triomphent de l'adversaire par la ruse. La technique de l'alpinisme n'est pas autre chose que cela.

Lachenal entraîne ses camarades vers d'autres rochers : la Tournette, le Parmelan, l'Arcalod, etc. Là ils trouvent d'abondantes occasions de vérifier leurs découvertes techniques. Lachenal s'impose comme le chef du petit groupe non par une ténébreuse diplomatie, mais pour deux fortes raisons : il est de tous le plus attiré par ce jeu nouveau. Il y passerait ses jours.

Plus rien n'existe et il renonce à tout ce qui n'est pas l'escalade. Enfin, il surclasse immédiatement ses compagnons par ses dons de grimpeur.



Louis Faramaz et Louis Lachenal

Pour les esprits non avertis, il peut sembler paradoxal qu'il puisse exister plusieurs sortes de grimpeurs. Cependant les diverses qualités qu'exige l'escalade : réflexes, dextérité, souplesse, vigueur des jambes, des bras, des doigts, grâce naturelle, sens du rythme, audace, donnent à chaque grimpeur un style particulier selon leur degré et leur agencement. On peut imaginer en un seul être le développement harmonieux de tous ces atouts et concevoir le grimpeur miracle.

Les camarades de Lachenal sont, dès le premier jour, stupéfiés par son aisance, qui les laisse muets et découragés.

Enhardi par la maîtrise qu'il acquiert vite et galvanisé par l'ascendant qu'il prend sur ses amis, le petit Biscantin commence à jouer les vrais alpinistes, c'est-à-dire qu'il affronte le vide. Suivi principalement par Nanaz, il se lance dans des parois importantes et retrouve l'excitation du danger sous une forme nouvelle. L'équipement est primitif : les chaussures sont des espadrilles ordinaires dont la tige a été prolongée par ses soins, la corde d'attache a été empruntée à la troupe scout qui l'utilisait comme drisse pour envoyer et amener les couleurs.



Le Biclope



Lachenal dans la fissure du Biclope

Ces activités sont évidemment saisonnières. Durant l'hiver, Lachenal, que ses parents appellent « Lili » et ses camarades « Biscante », contraction de Biscantin, continue ses études sans grand zèle mais sans retard. En 1935 — il a donc quatorze ans et demi — il emploie tous ses loisirs à construire un bateau en compagnie de Nanaz. Les parents de Faramaz habitent au-dessus d'un garage de cars où sont entreposés de nombreux outils. Les deux garçons tracent des plans d'après un modèle paru dans une revue scoute, puis passent au stade exécution. Avec une minutie et un esprit méthodique qui sont un trait marquant de son caractère, Lachenal rassemble les nombreuses planches prévues auxquelles, avec Nanaz, il donne les formes convenables, réunit les centaines de vis, écrous, rivets et accessoires divers dont il avait par avance dressé la nomenclature précise et, dans le garage de cars, commence à ajuster ces multiples éléments. Au premier rayon du soleil du printemps, les deux amis, le sourire aux lèvres, payent lentement sur le lac. Le bateau à deux places, peint en blanc, étanche, semble sortir d'une fabrique spécialisée. L'agilité d'esprit, la dextérité et l'opiniâtreté qui font de lui un chat sauvage lorsqu'il grimpe, se retrouvent dans ce domaine. Comme sur le rocher, il semble que tout lui est facile et tout lui réussit miraculeusement. Suivant une pente naturelle, il est attiré par toutes les activités où il se distingue sans effort. C'est cela, une vocation. Ainsi le voit-on fureter dans toutes les menuiseries, cordonneries, serrureries où il peut s'introduire. Il considère longuement chaque outil, suit le travail des ouvriers, perce à jour leurs astuces professionnelles, puis cherche à les imiter. Ses camarades le voient arriver un matin chaussé de magnifiques après-ski neufs. Ils s'étonnent de ce luxe inhabituel.

- C'est moi qui les ai fabriqués, annonce-t-il le moins triomphalement possible.
- Avec quoi ?
- Avec mes mains.
- Mais la peau, la tige ?
- J'ai trouvé une vieille tige que j'ai retravaillée.
- Et la semelle ?
- Des vieux cartables. Je les ai découpés, collés, cousus et voilà.

L'aspect des après-ski ne se ressent nullement de ces origines. Un spécialiste n'eût pas fait mieux. C'est la première paire de chaussures qu'il fabrique.

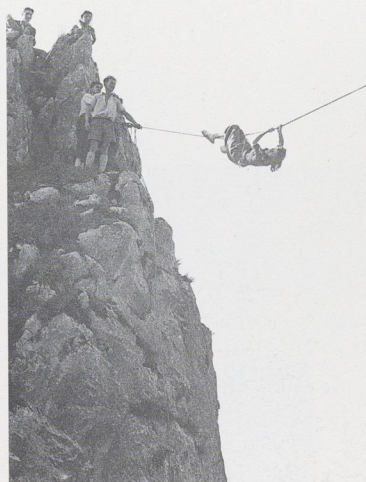
L'hiver il fait des promenades à bicyclette avec ses camarades, toujours les mêmes, Nanaz, Puthon, Carmine (Carminatti), auxquels se joint une fille, Adèle Rivier. Parfois, le soir, il rend visite à un photographe qui habite au-dessus de l'appartement familial. C'est Gustave Corréard, un des meilleurs alpinistes annéciens. Corréard lui montre des photographies, des stéréotypes et Louis pose des questions à l'infini :

- Comment s'appelle cette aiguille ?
- Les Grands Charmoz.
- Et celle-là, à côté ?
- Le Grépon.
- Ah ! le Grépon, c'est ça ! Et la petite pointe juste au col ?
- La pointe des Nantillons.
- Ça se monte ?
- Oh ! Non, ça ne présente pas d'intérêt.
- Ce n'est pas joli ?
- Joli, peut-être, mais c'est si petit.
- Quelle hauteur ?
- Je ne sais pas : 80 mètres environ.

Et le jeune garçon, muet, rêve. 80 mètres ! Son rocher du Biclope fait 37 mètres.

Parfois des amis alpinistes venus voir Corréard discutent devant lui. Il écoute attentivement et, lorsqu'il juge l'instant propice, pose à nouveau des questions sur l'altitude des sommets, les itinéraires, les voies d'ascensions, les noms de ceux qui y sont parvenus les premiers. Ces patronymes aux consonances étrangères le frappent. Il n'en oublie aucun : Whymper, Mummery, Ryan, Lochmatter, Burgener, etc.

- Whymper était un guide ? demande-t-il.
- Non, ni Whymper ni Mummery.
- Et Lochmatter, Burgener ?
- C'étaient des guides.
- Français ?
- Non, suisses.
- Il n'y avait pas de guides français ?
- Si, quelques-uns, Payot, Charlet, mais à cette époque on préférait les Suisses.
- Lochmatter, qu'a-t-il fait ?
- Des grandes courses, des premières ascensions.
- Lesquelles ?



Adèle en tyrolienne

— Je ne sais pas très bien...

— Cela t'intéresse, tout cela? demande un ami de Corréard.
C'est Louis Burdet, excellent alpiniste, grand animateur de la section d'Annecy du Club alpin français. Si tu veux, je te prêterai un livre où l'on parle des grands guides.

Avec l'été qui revient reprennent les séances d'escalade. La technique s'affine et l'audace grandit. Les 37 mètres du Biclope commencent à sembler dérisoires et ses difficultés anodines. Un jour, cependant, Louis se trouve au sommet du rocher en même temps que Burdet. Celui-ci le reconnaît et, impressionné par l'aisance et le style du jeune homme, bavarde avec lui, donne quelques conseils et prête sa corde pour descendre en rappel. Émoustillé par les cris de ses camarades restés en bas, Louis passe la corde autour de son corps comme le lui indique Burdet et descend dans le vide. C'est son premier rappel. Émerveillé, un peu ému, il a le sentiment que rien désormais ne lui manque pour affronter la vraie montagne.

— Si, objecte Nanaz, la glace! Nous n'en avons seulement jamais vu de près.

Leur âge, leur absence de ressources et d'équipement sont d'autres obstacles, mais il leur semble que voir de près la vraie montagne serait l'escalader à moitié. Aussi projettent-ils une véritable expédition à vélo. Quelle région choisissent-ils? Le Mont Blanc et son massif, dont ils ont vu tant de photographies. Ils décident de se rendre à Chamonix, capitale de l'alpinisme. Là, ils verront de vraies montagnes. Henri Puthon ne peut se joindre à eux, ni Mépal, ni Carminatti; Adèle Rivier, qui aurait la force de les suivre, est cloîtrée par des parents attentifs. Nanaz et le jeune Biscante partent seuls, à bicyclette, pénètrent dans la vallée de Chamonix comme Alice au Pays des Merveilles. Eblouis par les dimensions de la montagne, la profusion de pointes effilées, de glaciers, de champs de neige, ils ont quelque peine à mettre un nom sur les sommets principaux. La perspective en contre-plongée fausse les altitudes réelles et complique l'identification. Ils prennent le Dôme du Goûter pour le Mont Blanc, plus élevé cependant de 800 mètres, et le Petit Dru pour l'Aiguille Verte.

Devant la tente où ils campent quelques jours, assis côte à côte, les deux amis repassent leurs leçons d'histoire de l'alpinisme



Louis Burdet

appries avec Corrêard, Valois ou Burdet. Puis ils font des projets et se font part de leurs préférences. Pour Louis, le sommet idéal, c'est le Grépon. Il en a beaucoup entendu parler et il a le sentiment qu'un homme qui a fait le Grépon est consacré alpiniste. Et puis, surtout, le nom « Grépon » en soi sonne bien. C'est euphonique, évocateur et masculin. Voilà une vraie montagne.

De retour à Annecy, Louis furète dans le magasin de ses parents lorsque la porte s'ouvre brutalement. Entre un alpiniste, chaussures ferrées aux pieds, chapeau de feutre, lunettes de glacier, golf court en drap de Bonneval ; c'est Gustave Corrêard. Il est pressé. Il jette un bonjour sonore, lance un rapide sourire à Louis, laisse tomber à terre son sac d'où émerge un piolet, pointe en l'air, et achète des vivres de course : chocolat, pruneaux, conserves, lait condensé, petite fiole de rhum : « en cas de coup dur », commente-t-il à l'adresse de Louis, que du coin de l'œil il aperçoit, muet d'admiration. Puis, mécontent de l'ordre dans lequel sont empilés dans son sac ses vivres de course, il le vide, exhibe crampons, corde, anneaux, piolet étincelant, espadrilles montantes d'escalade... Il replace tout avec grand soin, laisse tomber :

— Salut, Biscante !

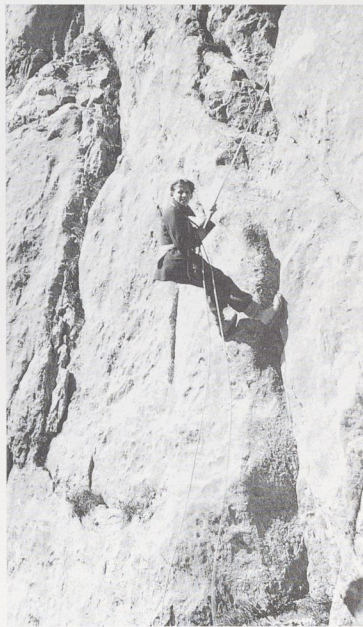
— Où allez-vous, monsieur Corrêard ?

— Charmoz-Grépon !

Devant la porte, l'énorme moto vrombit, le moteur s'emballe et l'alpiniste, soudé à sa puissante machine, démarre en trombe. Louis regarde s'éloigner l'homme de la montagne. C'est comme un grand souffle d'aventure qui vient de passer devant ses yeux et l'exaltation lui fait battre le cœur.

Lachenal n'est plus un enfant. Nous sommes en 1937, il a seize ans. Il est d'une bonne taille, large, à la fois puissant et nerveux. Son visage aux traits masculins, mais réguliers, est dominé par un regard d'une vivacité extrême, que nuance une pointe d'ironie et d'humour.

Ces caractères, très frappants, ne feront que s'accroître par la suite, mais déjà se dégage de sa personne une sorte de tension contenue ; très rieur, lançant à pleine voix des paradoxes frisant le scandale, il semble d'une exubérance mal disciplinée.



Lachenal en rappel

En fait, chacune de ses boutades masque une prise de position qu'il ne se soucie guère de cacher. Cette gouaille mordante que certains redoutent, se transforme en enthousiasme lorsqu'il parle de ce qu'il admire. Ses jugements de valeur, qu'il exprime fort bruyamment dans une forme extravagante, sont toujours incisifs et volontairement sans nuance : pour lui, les options sont claires en toutes choses, il est strictement étranger aux notions de justification, aux manœuvres dilatoires, aux alibis conventionnels et il ne conçoit pas qu'on puisse y avoir recours. Certes, c'est un esprit exigeant. Cela éclate sur son visage et donne à certains un sentiment de malaise. Cependant, loin de rebuter, il exerce une grande séduction et fascine des êtres d'âge et d'état fort différents qui trouvent en lui un modèle de ce qu'ils voudraient être, de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils auraient pu être. Mais il n'est pas dans l'âge de l'indulgence et de la bienveillance. N'est pas son ami qui veut. Il ne peut supporter les esprits velléitaires et résolument écarte de lui tous ceux qui ne partagent pas dans quelque mesure ses goûts et son mode de vie.

Ses deux grands amis sont Faramaz, qui le suit aveuglément partout, qui sait lui donner de belle façon la réplique, et Adèle, une fille certes, mais lucide, déterminée, sans détour et infatigable. Jamais prise de court, elle l'étonne par des réactions saines, brutales même, aussi rapides et efficaces que les siennes. Elle aimerait les suivre au Biclope, mais ne peut s'échapper de chez elle. Louis regrette vivement de ne pouvoir lui faire découvrir ces activités où il sait bien qu'elle ferait merveille.

Vers la fin de cet été 1937, Louis propose à Nanaz de faire une reconnaissance du côté des Lanfon. Alors qu'un nom tel que le Grépon trotte dans sa tête, il ne peut plus se contenter des 37 mètres faciles du Biclope. Et les Dents de Lanfon, vues d'Annecy, de la rue Carnot même, proposent au regard une impressionnante muraille fort longue et haute de 100, 200 et même 300 mètres. Comme des conspirateurs, les jeunes gens partent de bon matin, arrivent à Bluffy, montent près de trois heures dans une forêt de sapins et parviennent au pied de la Dent Sud de Lanfon. Nanaz a pu se procurer un vague schéma de l'itinéraire, mais, le nez en l'air, ils cherchent la voie et ressentent comme une vague anxiété devant cette face qui leur paraît gigantesque. Biscante propose quelques sucreries réconfortantes dont

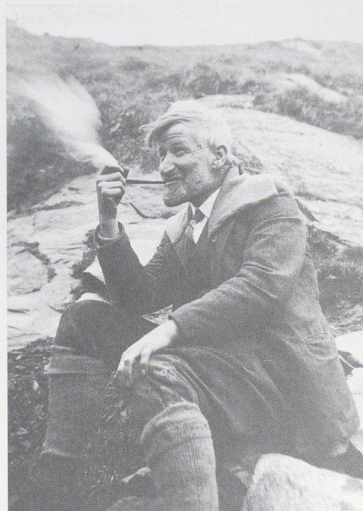


Adèle et Louis

Nanaz, discret, ne demande pas la provenance, puis chausse ses espadrilles d'escalade. Il noue autour de sa taille une vieille corde douteuse, empruntée à l'un des frères Néplaz, bons camarades déjà alpinistes, et s'engage, vaillant mais un peu ému, dans la paroi. Prêt à donner le meilleur de lui-même dans une bataille effrénée, il est stupéfait d'avoir gagné le premier tiers de la hauteur d'un trait, en quelques secondes. « Arrive, hurle-t-il à Nanaz, je t'assure. » Nanaz, rapidement, s'élève jusqu'à lui et tous deux sont secoués par un fou rire où se mêlent la joie, la fierté et l'ironie. Quelques minutes après, la cordée parvient au sommet.

De retour à Annecy, Louis ne raconte à personne son équipée mais, sans perdre un jour, rend visite à Louis Burdet et adhère au Club Alpin Français. Il se sent moralement autorisé à entrer dans la famille des alpinistes après sa victoire sur une paroi qu'eux-mêmes considèrent comme notable et il accomplit cette formalité comme on prend un engagement. Nanaz signe le même jour que lui.

L'hiver qui suit marque les débuts à skis du petit groupe de camarades. Ils se rendent à La Clusaz, à trente kilomètres d'Annecy, à pied, à vélo, puis en car, lorsqu'ils ont trouvé le moyen de voyager à cinq avec un seul billet, qu'ils se font d'ailleurs rembourser au retour. La même impécuniosité les contraint à remonter pédestrement les pentes de la Ruade où déjà est installé un télé-traineau. Neuf ascensions consécutives, comme il advint un jour, suivies d'un voyage à pied de trente kilomètres, cela suppose un grand enthousiasme pour ce nouveau sport qu'ils découvrent. Cet enthousiasme guide leurs pas, stimule leur audace et garantit de prompts succès. En effet, Lachenal est sélectionné vers la fin de la saison pour représenter le lycée d'Annecy dans une compétition scolaire. A vrai dire il tient sur ses skis par des miracles d'équilibre et n'a quasiment aucune chance de gagner. Cette journée cependant sera faste. Dans le car de La Clusaz, il rencontre Adèle, qui participe elle aussi à la compétition. Son père l'accompagne. C'est un homme grand, de belle allure. Une petite barbe blanche commande le respect. Il tire sans arrêt sur une bouffarde. Il fait grande impression sur Louis, qui lui parle pour la première fois, mais M. Rivier est aujourd'hui détendu. En vrai Suisse, il se réjouit de passer une journée dans la neige, d'oublier ses travaux d'ingénieur hydrolicien et le tumulte de ses huit enfants. Aussi est-il enjoué et aimable envers Louis, soudain fort intimidé.



Jean Rivier



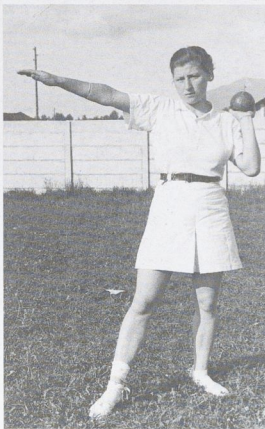
Il se renseigne sur la course, égrène des souvenirs de ski et de montagne. Louis dresse l'oreille et apprend que le père d'Adèle a escaladé l'Aiguille Verte en 1912 et le Grépon en 1913. Les yeux bleu-clair de l'ingénieur luisent étrangement et Adèle, consciente de l'impression qu'il produit sur son ami, pense in petto : « S'il pouvait m'en laisser faire autant ! »

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, Adèle et Louis passent une journée ensemble. Ils s'amuse à semer M. Rivier qui se promène avec des amis de rencontre, se lancent des défis, passent à grande allure sur les spatules des skieurs du dimanche, épisodiquement participent à la course et apprécient hautement ces heures de liberté si rares pour Adèle.

Par la suite, ils chercheront à en retrouver la saveur pendant quelques minutes, à la sortie du lycée. Ils sont tous deux en troisième, puis en seconde, et il prend l'habitude de lui donner des cours de physique, c'est-à-dire essentiellement de lui faire ses devoirs. Ces courtes entrevues, matin et soir, deviennent immuables et indispensables. Louis renverse tous les obstacles pour être à l'heure au rendez-vous et Adèle invente d'incroyables machinations pour retarder de quelques minutes son retour. Tous les camarades sont mis à contribution. Certains soirs, ils voient Louis arriver, haletant, près du banc rond de l'avenue d'Albigny : « Avez-vous vu Adèle ? » Aussitôt le groupe éclate dans toutes les directions et ramène la brebis perdue. Parfois, c'est Adèle qui interroge de loin : « Avez-vous vu Louis ? » Nanaz donne la mesure de sa gentillesse et de son amitié en imaginant des plans machiavéliques qui étonnent de la part d'un ancien enfant de chœur. Mais la discipline est rigoureuse chez les Rivier et, conformément à une loi naturelle, la brièveté de ces entretiens ajoute grandement à leur prix.

Louis devient taciturne, fuit ses camarades. Faramaz, par discrétion, ne lui pose aucune question puisque aussi bien il connaît les réponses, mais un jour il ne peut supporter de voir son ami si malheureux :

- Que comptes-tu faire ? lui demande-t-il.
- A quel sujet ?
- Adèle, il faut que tu prennes une décision.
- Ma décision est toute prise.



Championne de lancement de poids

— Alors, fiancez-vous.

— Nous fiancer ? Jamais ses parents ne voudront.

— Elle te l'a dit ?

Louis ne répond pas. Son regard est incertain ; il semble embarrassé. Nanaz comprend. Il sait son ami timide sous ses airs de conquistador. Après un instant de silence, Louis murmure :

— Ça se voit donc tant que je l'aime ?

Quelques jours plus tard, il dit à Nanaz :

— C'est bientôt l'anniversaire d'Adèle. Ses parents organisent une petite fête. Et je suis invité. Il ajoute à voix basse : nous sommes fiancés, mais il n'y a que nous qui le savons.

Le jour de la fête arrive. M. et Mme Lachenal font des sacrifices pour que leur fils fasse bonne figure dans le monde. M. Jean Rivier, en effet, important ingénieur d'Annecy, est membre d'une famille aristocratique suisse. Naturalisé français depuis quelques années, il impose à sa famille les mœurs austères et puritaines qu'il a héritées de son père, un pasteur protestant de Lausanne. Reçu dans les grandes familles de la région, il évolue au sein d'un milieu social qui impressionne les modestes commerçants que sont les Lachenal.

Au cours de la petite fête, Louis se montre réservé, attentionné, et quitte la maison après un sourire que tout le monde s'accorde à trouver charmant.

— Mais il est adorable, ton camarade, dit Mme Rivier à sa fille. Elle multiplie les éloges sans s'apercevoir qu'Adèle manque défailir de joie.

Un mois après cette grande journée, Mme Rivier se trouve par hasard à la sortie du lycée, attend sa fille en vain et apprend qu'il n'y a pas cours. C'est une révolution. Adèle subit un interrogatoire serré et ne peut dissimuler longtemps que le lycée s'appelait ce jour-là Lachenal, un garçon naguère « adorable », aujourd'hui un fils d'épicier. M. Rivier, moins soucieux de ces conventions sociales, prononce un grand discours et demande à rencontrer le « séducteur ».

Le voici devant l'imposant ingénieur. Froides salutations. Le visage reste impassible, mais l'œil est foudroyant. Le séducteur est vite décomposé. Quelques questions claquent, sèches. Études ?



Adèle

Avenir? Situation? Louis aimerait tant être désinvolte, élégant, rassurant, mais il bredouille.

— Enfin, que voulez-vous faire dans la vie?

Louis se sent sourire pour gagner du temps. Que répondre? Il n'en a sincèrement aucune idée.

— J'ai toujours eu envie d'être vétérinaire, monsieur, s'entend-il dire. Oui, j'ai toujours aimé les animaux et je pense diriger mes études dans cette voie.

Il reprend courage. La profession est honorable. Mais l'œil foudroie toujours.

— Nous verrons cela dans deux ans, conclut l'ingénieur. D'ici là, qu'il ne soit jamais question de rien. Je vous interdis de voir ma fille en dehors de cette maison. Si vous le désirez, vous pourrez venir ici chaque jeudi après-midi. Vous préparerez votre bachot ensemble, sous ma surveillance.

Pour éviter toute tentation de fraude, M. Rivier place sa fille comme interne au lycée.

Certes les lois se tournent, même celles de l'internat, et ils parviennent à se retrouver, mais, après son entrevue avec l'ingénieur, l'avenir préoccupe Louis plus que le présent. Tout serait si simple s'il était un homme établi. Il n'est, en vérité, attiré par aucune profession et ses projets se bornent à écarter résolument l'épicerie.

Comme tous les adolescents, il s'inquiète bien moins de son futur métier que de la considération dont il veut être entouré au sein de la société. Il souffre infiniment de n'être rien, de ne rien représenter tandis qu'il sent un monde s'agiter en lui. Comme tous ceux qui ne détiennent pas un pouvoir authentique, il veut en appeler à l'opinion publique dont il fait un témoin et un arbitre. L'alimenter par quelque action d'éclat sera sa bonne réponse à Rivier, l'ingénieur. Il lui semble qu'après avoir conquis précocement une notoriété entérinée par la société tout lui sera possible, tout lui sera donné sans façon, métier, considération, argent, Adèle enfin.

Et, dans un grand bouillonnement de projets grandioses, il incline peu à peu vers ce domaine où il a le sentiment de pouvoir se distinguer : la montagne. Son évolution d'alpiniste, qui se fût accomplie selon un lent processus, il va en précipiter le cours.

Été 1939. Au cours d'un grand périple à bicyclette qu'il accomplit en compagnie de Nanaz jusqu'au col de l'Iseran dont la route vient d'être inaugurée, il circonvient l'esprit de son ami. Dans la journée ils escaladent la pointe Pers et le soir, sous la tente, Louis fait part à Nanaz de la décision qu'il a prise : faire une véritable ascension sur une vraie montagne.

— Laquelle ? demande Nanaz, impressionné par le ton mystérieux de son camarade.

Louis laisse tomber, comme une évidence :

— Grépon.

Faramaz, muet, ne présente pas d'objections, qu'il sait inutiles par avance. Il se borne à sourire et, peu à peu, se laisse envahir par la détermination de son ami. L'immense face du Grépon, haute de près de 1 000 mètres, perdue dans le ciel au-dessus des forêts, au-dessus des glaciers, commence à imprimer une série de dentelles dans son esprit.

De retour à Annecy, Louis presse vivement son ami, mais Nanaz ne peut disposer de son temps à la date prévue par Louis. Celui-ci se tourne alors vers son camarade de toujours, Henri Puthon. Henri vient d'acquérir une vieille moto New-Map, 250 cm³, et se demande si cela ne lui donne pas un nouvel attrait, mais Louis de rassure aussitôt :

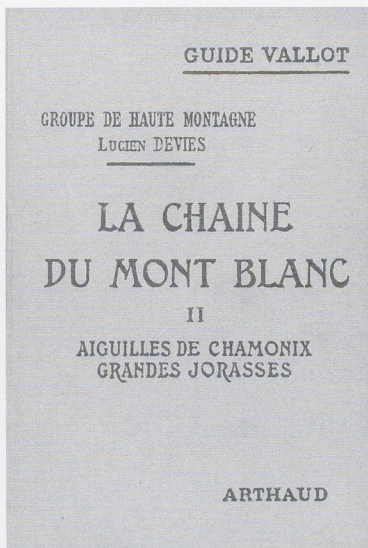
— Non, ce n'est pas seulement pour ta moto...

Puthon est ravi. Lui aussi se sait à l'aise dans les rochers verticaux ; il accepte et immédiatement les deux camarades préparent leur ascension.

Henri prend la responsabilité de la partie voyage, c'est-à-dire qu'il prend de l'essence où il y en a, et Louis se charge du chapitre alimentation, pour lequel il a quelques idées personnelles. Les vêtements seront les mêmes que pour aller escalader le Biclope, dont le Grépon n'est, après tout, qu'un développement à grande échelle. Au maillot d'athlétisme et au pull-over habituel, ils adjoignent une veste au cas où l'air fraîchirait et pour faire sérieux. Les knickerboks du dimanche, maintenant tant de fois reprisés, tiendront bien jusqu'au sommet. Leur matériel de montagne consiste en un sac pour chacun, une paire de chaussures à clous en « ailes de mouche », une paire d'espadrilles pour escalade difficile. Ils empruntent un piolet vieux, long et fort lourd, dénichent une paire de crampons et disposent de leur corde du Biclope.



Les parents Rivier



Aiguilles de Chamonix

Dans la bibliothèque du C.A.F., ils trouvent un exemplaire du célèbre Guide Vallot, étudient longuement l'itinéraire classique du Grépon, et, par précaution, emportent le volume.

Un matin, ils embarquent, filent à vive allure sur la moto et s'arrêtent à Sallanches, où ils rencontrent Vésin. Celui-ci, prévenu, leur prête un second piolet très vieux, aussi long et non moins lourd, et une seconde paire de crampons. L'organisation était parfaite, la satisfaction éclaire maintenant leur visage. Ils arrivent à Chamonix, s'ébrouent, chargent leurs sacs et se dirigent vers le pied de la montagne. Henri demande :

— On le voit d'ici, le Grépon ?

— Oui. Je crois que c'est cette aiguille-là..., répond Louis en balayant du geste toute la chaîne.

Henri, tétu, veut connaître son emplacement exact.

— Biscante, ouvre le Guide Vallot, et repère-le.

— Le livre est au fond de mon sac. Demandons, ce sera plus vite fait.

Avisant un homme trapu que son teint basané et son gros insigne désignent comme membre de la Compagnie des Guides de Chamonix, Louis s'approche et, soulevant son béret, demande :

— Pardon, m'sieur. Le Grépon, s'il vous plaît ?

L'homme cille légèrement, hésite et fait un geste :

— Par là-bas dessus.

— Où exactement ? intervient Puthon.

Le guide garde un silence méfiant et considère longuement les deux jeunes gens. Les professionnels de la montagne n'aiment pas beaucoup décrire les montagnes et la façon de les escalader à des gens qui s'empressent d'y aller sans faire appel à leurs services, mais Henri et Louis n'ont guère l'apparence de clients éventuels.

— Vous savez au moins où est le mont Blanc ? leur demande-t-il.

— Oui, oui, répondent-ils en chœur. C'est le gros sommet tout rond qui n'a pas l'air d'être le plus haut.

— Bien. A gauche, vous voyez une énorme aiguille de rocher. C'est l'Aiguille du Midi. A gauche, un deuxième gros bloc, c'est le groupe de l'Aiguille du Plan. A gauche encore, troisième groupe, Blaitière, enfin, quatrième groupe, Charmoz-Grépon. Vous voyez une aiguille toute pointue, c'est les Grands Charmoz, et à sa droite une arête en dent de peigne, c'est le Grépon.

— Je le vois ! s'écrie Louis. Et à sa droite, au milieu du col de neige, la Pointe des Nantillons.

L'homme, étonné, cille à nouveau.

— Comment va-t-on au Grépon ? demande Henri.

— Ah ! Allez seulement au Plan de l'Aiguille pour coucher, vous demanderez après. C'est par là le sentier.

Sur un geste de son gros bras boudiné, le guide s'éloigne.

A la même seconde, d'un commun accord, les jeunes gens lèvent le pied droit...

Trois heures après, ils débouchent de la forêt de sapin et parviennent au Plan de l'Aiguille.

Le soir, en dégustant quelques boîtes de conserves, ils se renseignent sur le chemin qui mène au Grépon. Le gardien, Paul Demarchi, leur indique le sentier, la moraine et, enfin, le glacier des Nantillons. Rassurés désormais, ils s'endorment paisiblement.

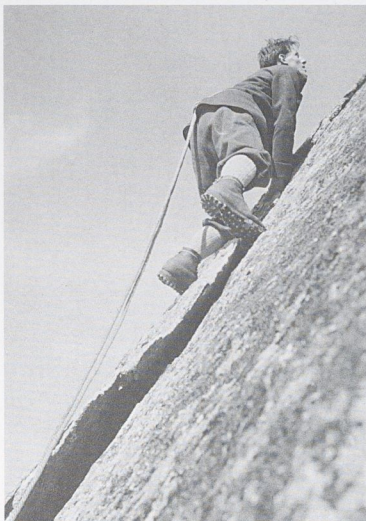
Le lendemain, ils partent au lever du jour, parcourent le sentier au milieu des rhododendrons, traversent la désagréable moraine qui s'écroule sous leurs pas et, pour la première fois de leur vie, mettent les pieds sur un glacier. Ils s'étonnent de découvrir une glace grise et granuleuse, moins lisse qu'ils ne supposaient, et adaptent les crampons à leurs chaussures. Avant de faire leurs premiers pas, ils tracent leur itinéraire. Ils aperçoivent maintenant fort bien le couloir qui sépare les Grands Charmoz du Grépon. Ils doivent arriver au pied de ce couloir. Un exubérant glacier suspendu les en sépare.

Le glacier des Nantillons est en effet comme boursoufflé dans son milieu et cette chute est marquée par une zone tourmentée de crevasses et de séracs branlants. Ils décident de le monter par la gauche, qui semble plus lisse, et se mettent en route. Sur le plat, les pointes des crampons gênent leur marche, mais bientôt ils en éprouvent toute l'utilité, car la pente devient vertigineuse et la glace soudain aussi lisse et bleue qu'ils l'imaginaient dans leurs rêves. Ils estiment qu'une chute serait désagréable, s'encordent et s'amusent à tailler des marches. Ils taillent ainsi des heures et commencent à trouver que ce travail, qui les enchantait au début, est une épreuve épuisante. Harassés, ils parviennent sur un îlot rocheux, le « Rognon », où les conduit par force la ligne des



Charmoz - Grépon

Blaitière



Escalade en tricounis

crevasses, sans se douter qu'une escalade facile depuis le bas les aurait conduits là où ils sont en quelques minutes. Au-dessus du Rognon, ils aperçoivent dans la neige des traces de pas qui les rassurent et les engagent à poursuivre sans retard. Ils n'ont de montre ni l'un ni l'autre, mais ils s'aperçoivent bien qu'ils n'en sont encore qu'à la moitié de la marche d'approche. Au-dessus de leurs têtes se dresse la masse énorme, maintenant toute proche, de l'objet de leur convoitise. Sans mot dire, ils quittent la confortable plate-forme du Rognon, abordent à nouveau le glacier, maintenant débonnaire et recouvert de neige, et, entre deux chutes de séracs impressionnantes, suivent un large palier ascendant où sont imprimées des traces visibles. Arrivés rapidement à la base du couloir Charmoz-Grépon, qu'ils doivent remonter sur toute sa hauteur, ils déposent un des deux sacs, un piolet et considèrent avec stupéfaction ce qui les attend. L'itinéraire passe-t-il réellement par ce goulet étroit, vertical, verglacé, inhumain ? Puthon, pris d'anxiété, veut vérifier dans le guide, mais Louis objecte :

— Il est dans le fond du sac. Je suis sûr que c'est par là.

— C'est impossible, il y a un autre passage !

— Regarde en haut, à une longueur, il y a une marche taillée dans la glace.

Ils s'aventurent quelques mètres dans le couloir, constatent qu'ils sont encore vivants, continuent, arrivent à hauteur d'une langue de glace vive, taillent longuement et, à leur propre surprise, atteignent le haut du couloir. Levant le nez, ils cherchent des yeux une fissure dont ils ont mille fois entendu parler, la Fissure Mummery, et la découvrent bientôt. Avec mille précautions, car une chute dans le couloir serait effroyable, ils se hissent jusqu'à la base de la fissure, troquent les chaussures cloutées contre leurs espadrilles, et, Lachenal en tête, entament la partie rocheuse de la course. Enlevant d'un trait le fameux passage, Louis exulte :

— Tu as vu, Henri, crie-t-il d'en haut, voilà ce qu'on en fait, de la Mummery, nous, les gars du Biclople !

Henri remonte parfaitement les 16 mètres de l'obstacle et leur joie est sans mélange. Pour eux la course est pratiquement finie. Le reste est une formalité. Aussi s'attardent-ils à regarder un couple de choucas, ces corneilles des hautes altitudes, qu'ils voient pour la première fois.

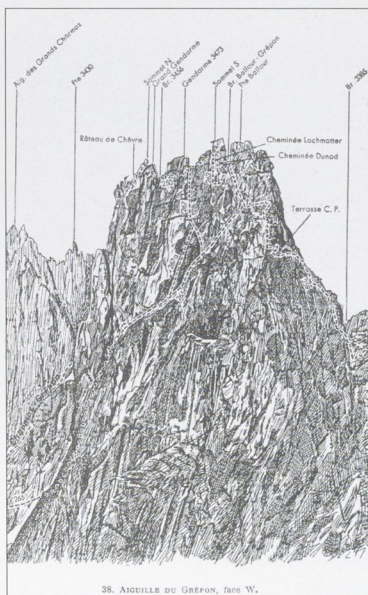
— Sors le guide, demande Louis à Henri, qui est maintenant chargé du sac.

— Inutile, je me souviens de l'itinéraire. Va devant, c'est droit en haut.

Louis part, se débat, se trouve en difficulté, appelle Henri, qui l'aide à redescendre, et se souvient qu'il faut d'abord traverser quelques mètres. Ils parviennent ainsi au « Trou du Canon », d'où ils devraient découvrir tout le cirque intérieur du massif. Mais quelques brumes accrochées à mi-hauteur les en empêchent. Se fiant l'un à sa mémoire, l'autre à son flair, ils tombent toujours d'accord pour ne pas ouvrir le guide et accomplissent plusieurs ascensions du Grépon avant d'arriver au sommet. Peu avant de l'atteindre, ils se prennent mutuellement en photo. Comme ils sont maintenant environnés de nuages noirs et que la nuit n'est pas loin, la luminosité n'est pas favorable et ils sont obligés de faire de la pose. L'appareil, assez usagé, est troué au milieu du soufflet, ce qui contraint l'opérateur à obturer l'accroc au moyen d'un tissu noir emporté tout exprès. De l'autre main, il doit maintenir l'appareil immobile et presser longuement sur le déclencheur, sans cesser de penser à sa sécurité personnelle, car les lieux sont particulièrement vertigineux. Cela prend du temps comme toute cérémonie, mais l'un et l'autre y tiennent essentiellement. Ils reprennent leur route avec huit ou dix heures de retard sur l'horaire normal, parviennent enfin au sommet. Avec un sourire joyeux et attendri, ils découvrent la charmante petite statue de la Vierge, montée depuis Chamonix par les guides et scellée à même le granit depuis de longues années. Louis sort à nouveau l'appareil, bouche le trou, appuie longuement tandis qu'Henri sourit sans bouger, lorsqu'une violente rafale de vent manque les jeter dans le gouffre. Effrayés, ils regardent enfin autour d'eux et dans les nuages d'orage qui filent en tornade au-dessus de leurs têtes, dans la sombre clarté qui annonce la fin du jour, ils ne voient qu'une somme de menaces qui se multiplient brusquement dans leur esprit. S'avisant qu'ils sont à plusieurs heures de la vallée dont les séparent un gouffre, un glacier, une forêt, qu'ils vont être les jouets d'un orage, que déjà ils sont entourés de brume, aveuglés par le vent, transis de froid, la plus vive des terreurs s'empare d'eux. D'un commun réflexe, Louis et Henri se jettent au pied de la petite statue, récitent une prière et se placent sous la protection de la Vierge des montagnes.



Sommet du Grépon



38. AIGUILLE DU GRÉPON, face W.

Ils se consultent rapidement, décident d'évacuer au plus vite le sommet, par crainte de l'orage, et de descendre le plus bas possible. Ils disposent fébrilement leur corde en double autour d'anneaux de cordes disposés à cet effet et descendent en rappel une quinzaine de mètres, accrochés au-dessus du vide. Ils s'encordent à nouveau, dévalent des cheminées, courent le long de vires horizontales, traversent, descendent, remontent, courent éperdument, parviennent à une large terrasse dite du « C.P. », la dépassent et brusquement s'arrêtent, bloqués par l'obscurité totale. Haletants, transpirants, ils restent ainsi, immobiles un long moment sans mot dire, puis, à tâtons, se font une idée de la topographie des lieux. Ils sont sur une petite terrasse de deux mètres de long. De chaque côté, le vide. Une sorte de lame de granit gît sur la terrasse. Ils s'étendent le long de ce bloc qui les protège du vent de plus en plus violent. Ils restent ainsi étendus serrés l'un contre l'autre un moment. Mais le vent tourne à la tempête et ils craignent d'être emportés. Chacun d'eux s'emploie de son côté à enrouler la corde qui les relie toujours autour du bloc de granit. A nouveau, ils s'étendent, les jambes dans le vide, mais le vent glacial s'engouffre sous leur veste, traverse leur mince pull-over et leur maillot d'athlétisme ne les empêche pas de grelotter. Ils voient alors le sac et y enferment leurs pieds déjà presque insensibles. De temps en temps, ils inversent les positions, car celui qui est contre la lame de granit est privilégié. Le vent brusquement cesse et la neige commence à tomber. La nuit s'écoule ainsi.

Au petit jour, hébétés, ils regardent autour d'eux. Le rocher est blanc de neige. Ils constatent qu'en fait ils n'étaient pas attachés à la lame de granit. La chute de l'un aurait entraîné l'autre. Le thé est gelé dans la gourde, le pain et tous les aliments sont gelés. Eux-mêmes sont comme pétrifiés. Malgré leurs courbatures, ils se lèvent, secouent la neige, rangent le sac et en profitent pour lire le guide. Mais c'est maintenant inutile : ils ne savent plus où ils sont. Ils découvrent, quelques mètres en contrebas, des anneaux de rappel qui leur indiquent le chemin et le moyen de le suivre. La corde est gelée et semble en bois.

Le rappel lime leurs épaules et les knickerbokers trouvent là une belle fin. Débarrassant chaque prise d'une épaisse couche de neige, ils progressent lentement, comme des automates, les fesses à l'air.

Ils parviennent ainsi au sommet du glacier des Nantillons. La brume où ils sont toujours plongés empêche Louis de contempler de près la Pointe des Nantillons, dont ils sont à quelques mètres. Ils commencent à descendre au jugé, contournent une immense crevasse et, grâce au sens de l'orientation de Louis, applaudi de tout cœur par son camarade, tombent sur le sac et le piolet abandonnés la veille. Ils regagnent sans encombre la grande terrasse du Rognon et, terrorisés, s'engagent dans l'affreuse chute du glacier. Louis tombe, glisse, prend de la vitesse, saute par-dessus une crevasse et s'affale sur le bord inférieur.

— Je n'ai rien ! hurle-t-il à Henri, cramponné à son piolet.

Les jambes coupées, ils restent un long moment immobiles, égarés, trop fatigués pour continuer. Figés chacun sur son emplacement, muets, ils ferment les yeux et connaissent une minute d'abandon.

Soudain, ils perçoivent des appels lointains. Ils découvrent deux hommes, tout en bas du glacier, qui, par gestes, les invitent à remonter jusqu'au Rognon, puis à descendre dans le rocher. Les deux compagnons suivent leurs instructions et très facilement rejoignent leurs deux sauveteurs, Paul Demarchi, qui s'était inquiété de leur retard, et Edouard Frendo, le fameux guide. Ragaillardis par la présence des deux hommes, par le lard et le rhum que Demarchi tire de son sac, sauvés maintenant, les jeunes gens rient fébrilement, racontent leur course et remercient leurs sauveteurs. Ceux-ci se mettent en route et leur allure ne tient guère compte des courbatures douloureuses dont Louis et Henri commencent à ressentir les effets. Arrivés au refuge, ils trinquent avec Demarchi tandis que Frendo redescend vers la vallée avec son client. L'effet de l'alcool est foudroyant. Les deux jeunes amis se lèvent dans un effort surhumain et vont s'affaler d'un même mouvement sur la plus proche pailasse et seules deux fesses roses, étalées sans fanfanterie, témoignent de leur exploit à la face du monde.

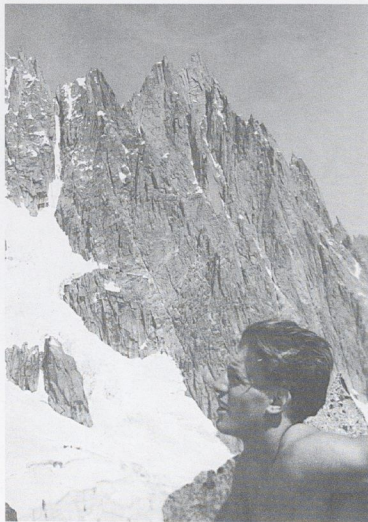
Louis reste très frappé par ce premier contact avec la haute montagne. A mesure que les jours passent, une sorte d'exaltation grandit en lui. Les déboires qu'il a connus ne s'effacent certes pas de sa mémoire, mais ils s'intègrent dans un ensemble dont tout compte fait le bilan est positif. Et cette considération dont bénéficie l'entreprise tout entière éclaire d'une lumière favorable chaque



Paul Demarchi et Armand Charlet
au refuge du Plan de l'Aiguille



Armand Charlet et les Grandes Jorasses



Louis Lachenal et l'Envers des Aiguilles

péripétie, chaque déconvenue. Finalement, le Grépon a bien été gravi et la joie d'avoir surmonté une série de moments difficiles supplante l'ennui de les avoir subis. Ce processus psychologique est banal, il conditionne la passion de la montagne. C'est ce qu'on appelle l'optimisme rétroactif, qui fait place à l'optimisme tout court dans un délai plus ou moins bref. Pour Louis, c'est presque immédiat. Il a le sang vif et ce coup de fouet l'a émoustillé. Il admet avoir cru puérilement que vingt Biclope superposés font un Grépon, il convient que la montagne est un univers, nouveau pour lui, mais il l'a abordé de la pire façon et désormais, selon la formule des alpinistes, « rien ne peut lui arriver ».

Cette formule optimiste n'a pas cours dans l'esprit d'Henri Puthon, qui ne remettra plus jamais les pieds en haute montagne. Cet exploit restera unique dans sa vie. Tandis qu'il se secoue comme un chien mouillé, Louis organise une seconde expédition.

Au très simple et très sincère désir qu'il éprouve de se retrouver en montagne se mêlent deux considérations contradictoires. Il voulait être remarqué, il a été ridicule. Cela le mortifie et l'incite à recommencer. Cependant, son but est atteint en partie : tout le monde sait qu'il a vaincu le Grépon, et personne ne demande de détails. On parle de lui comme d'un espoir de l'alpinisme annécien. Louis n'a donc aucune peine à réunir quelques camarades décidés comme lui à partir tout de suite pour Chamonix. Georges Néplaz et Lucien Carminatti sont toujours prêts.

Néplaz est un alpiniste déjà confirmé et c'est lui qui prend la responsabilité du programme. A leur arrivée à Chamonix, ils profitent de la première éclaircie pour tenter l'ascension de l'Aiguille des Grands Montets, petit pointement rocheux du groupe de l'Aiguille Verte. Néplaz estime avec raison que le temps douteux n'autorise pas de grands projets. Ils gagnent donc le village d'Argentière avec l'intention de passer la nuit au refuge de Lognan. Ils passent devant la maison d'Armand Charlet et Louis supplie Néplaz, qui connaît un peu le célèbre guide, de trouver un prétexte pour pénétrer chez lui. Il veut le voir de près, lui serrer la main, entendre le son de sa voix. Quelques secondes après, Louis, très ému, se trouve devant son héros. Néplaz, un peu bredouillant, prétend avoir oublié sa lanterne et demande à Armand Charlet de lui en prêter une. Charlet fait des réserves sur le temps, peu favorable,

puis approuve la modestie de l'objectif et prête une lanterne. Et, touché soudain par la jeunesse des deux camarades, flatté peut-être par les regards éperdus d'admiration que lui jette Louis, il offre le thé, discourt gentiment et se montre fort aimable. Les deux jeunes gens retrouvent leurs camarades dehors et Louis, ébloui, se lance dans des commentaires frénétiques.



La petite troupe réussit l'ascension, qui n'est qu'une simple promenade sur la neige. La lanterne se révèle absolument superflue, mais Louis exige un départ très matinal, pour la seule gloire de l'utiliser. Louis, conscient maintenant de son inexpérience, ne prend aucune initiative et suit Néplaz et « Carmine », les yeux fermés. Le lendemain, à partir du refuge du Requin, ils atteignent le sommet de la Tour Ronde, sorte d'immense mirador planté au milieu du cirque du Géant. L'ascension ne présente pas de difficultés.

Cette forme d'alpinisme débonnaire enchante Louis. Le soleil est éclatant, le spectacle est éblouissant. Il se familiarise avec un terrain peu difficile mais traître, complexe, et ressent une vive satisfaction à s'y mouvoir avec aisance. Ainsi commence pour Louis Lachenal une période de sa carrière d'alpiniste où, restant très en deçà de ses possibilités, il va parcourir de grandes ascensions classiques et acquérir une convenable expérience de la montagne.

Il est maintenant consacré alpiniste par son entourage et des hommes tels que Corréard, Vésin ou Burdet ne dédaignent pas de l'inclure dans leurs projets personnels.



En refuge, avec ses amis annéciens : Bitzberger, Vésin, Lachenal, Georges Néplaz, Carminatti, René Néplaz, et debout Georges Lambert



Madame Rivier

Louis a dix-huit ans lorsque éclate la guerre. Il n'est pas mobilisable, mais les malheurs qui l'entourent, les complications politiques, la disparition momentanée de ses amis colorent de tristesse les quelques mois qui suivent. La vie est morne.

En juillet, le même jour, Adèle et Louis passent le baccalauréat. L'un et l'autre échouent. M. Rivier se laisse aller à d'amères réflexions dont Louis fait tout le fond. Adèle parle de ses notes de physique et de mathématiques, les meilleures, grâce à Louis. Elle obtient ainsi de le voir pendant les vacances.

Les montagnes sont désertes, les refuges vides. Louis n'accomplit pas la moindre ascension cette année-là.

La seconde session du baccalauréat arrive et cette fois Adèle et Louis réussissent. Mais à peine ce succès est-il connu qu'un malheur s'abat sur la famille Rivier. Le père meurt. A son propre étonnement, Louis ressent vivement la perte d'un homme dont la vie avait fait un adversaire, mais qui s'était toujours conduit loyalement avec lui. Il ne va d'ailleurs pas tarder à regretter le temps où il vivait. La mère d'Adèle, en effet, se montre disposée à maintenir, voire à accentuer, les rigueurs instituées par M. Rivier. Elle en vient à interdire à Adèle toute relation avec Louis. Aux appréhensions de son mari se mêle un assez vif sentiment de sa supériorité sociale. Ayant elle-même trouvé dans le mariage une appréciable promotion aristocratique, elle supporte mal l'idée qu'une de ses filles puisse épouser un garçon dont les parents sont commerçants. Louis ne se montre au surplus guère décidé à s'élever dans la hiérarchie des classes sociales par le truchement des grades universitaires. Le lycée, en effet, mal disposé par son indépendance et son exubérance, refuse de l'accepter en classe de philosophie et convoque son père. Tout peut s'arranger sans doute, mais M. Lachenal, trop absorbé par son commerce, par timidité, peut-être, laisse passer les jours et renonce à cette explication, sans que Louis intervienne le moins du monde. Ainsi le cours de ses études trouve-t-il une conclusion définitive, subrepticement, dans la nonchalance, sans que personne réagisse.

Non content de se désintéresser du problème, Louis affiche une agressivité qui n'est pas sans raison, qui étonne ses amis.

Il ne peut
vous être délivré
qu'un seul certificat

FACULTÉ DES *Sciences* DE GRENOBLE

BACCALAURÉAT
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

1^{re} Partie - Série *B*

Le Secrétaire, soussigné, certifie que
M. *Lachenal Louis*
né à *Annecy*, départ de la *11^e Loire*
le *17 juillet 1941*
a subi avec succès les épreuves de la *1^{re} partie*,
série : *B* du Baccalauréat de l'Enseignement Secondaire, devant la Faculté des *Sciences*
de Grenoble, le *30 octobre 1940*
avec la mention *Passable*

Grenoble, le *18 juin 1941*
P. Le Secrétaire,
A. Caron